



**HAL**  
open science

## Derniers souvenirs d'un paysage langagier alsacien

Pierre Vogler

► **To cite this version:**

| Pierre Vogler. Derniers souvenirs d'un paysage langagier alsacien. 2024. hal-04654647v3

**HAL Id: hal-04654647**

**<https://hal.science/hal-04654647v3>**

Preprint submitted on 6 Aug 2024 (v3), last revised 12 Dec 2024 (v5)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Derniers souvenirs d'un paysage langagier en Alsace

Résumé. – *Le parler de Mulhouse (Haut-Rhin) – et particulièrement celui d'un quartier ouvrier – montre des particularités qui tiennent à la qualité sociologique et au comportement des locuteurs. Il ne s'agit plus que de traces mémorielles, précieuses aujourd'hui pour cette raison même. Les documents respectent les normes communes de l'API, aux fins de conservation de leur réalité phonétique.*

1. Le dialecte de Mulhouse était qualifié de /milhy:sʁ̥d̥iʃ/ 'allemand de Mulhouse' ou éventuellement d'/elsasʁ̥d̥iʃ/ 'allemand d'Alsace' – mais jamais simplement d'alsacien. Plus couramment, on s'y référait, sans autre précision, comme à un allemand local, sans d'ailleurs avoir une conscience claire de sa parenté avec la koinè. On entendait /sɔg s ɔx uf d̥iʃ/ 'dis-le donc en allemand !' en cas de difficulté à s'exprimer en français' – ce qui était habituel. Universel à la fin de la dernière guerre, en tous lieux et dans tous les magasins, on doit considérer qu'il est moribond aujourd'hui. Il faut en effet avoir beaucoup de chance pour en entendre des bribes dans une grande surface : bien des langues y sont autrement présentes à côté du français ! Rappeler aujourd'hui ce qu'a été, dans l'immédiat après-guerre, une (petite) partie du paysage langagier d'une section du Grand Est, semble relever d'un souvenir inutile. On le réservera aux futurs lexicographes, ainsi qu'aux nostalgiques d'une réalité du passé proche, qui a été très vivante.

2. L'habitant lui-même était souvent présenté comme un /d̥isi/ 'type' (<(Jean-Bap)tiste) – terme qui a servi à désigner les Alsaciens en Suisse alémanique... Les 'compatriotes' alsaciens étaient en général mal connus et faisaient l'objet de catégorisations défavorables quand on voulait se souvenir de leur existence. Ainsi, les Strasbourgeois et autres Bas-rhinois, qualifiés de /b̥e:gsʁ̥/, au 'parler traînant, désagréable' – terme qu'à Strasbourg on applique aux Lorrains. Vus de là, les Haut-rhinois sont d'ailleurs blagués à leur tour comme plaçant à tout bout de champ des /am̥/ 'bien sûr', inconnus ailleurs. Le sud incarnait un monde rural : le /sundgɔib̥y:ʁ̥/ 'paysan du Sundgau' se distinguait de ceux qui se sentaient citadins par excellence. Les voisins suisses étaient considérés comme fondamentalement proches – et l'on n'oubliait pas l'ancienne et longue alliance de Mulhouse. En dépit d'une certaine admiration, ils fournissaient tout de même des occasions de moqueries : bâlois ou bernois, les /ʃvid̥sʁ̥l̥:li/ sont d'une lenteur proverbiale (du moins supposée !) dont on ne cesse de s'amuser. Quant aux francophones des Vosges, longtemps qualifiés de 'Français de l'intérieur', on leur appliquait le qualificatif plutôt mystérieux de /lab̥ala/... Outre-rhin, /d̥ fvo:va/ 'les Allemands (<Souabes)' témoignent du fait qu'on s'opposait surtout, comme il était courant dans la Teutonia, à des voisins géographiquement apparentés, mais encombrants. Quant aux Américains, ils étaient réduits à un détail frappant : /d̥ fviŋgum/ 'les Chewing-gums'.

3. On fera un sort ici au quartier ouvrier le plus important du nord de la ville, la ‘cité’, contrastant au sud avec /d̥r ra:ɔ̃barg/ le ‘Rebberg (colline aux vignes)’, réservé aux villas chics des industriels de la grande époque – qu’on n’évoquait pas avec une sympathie excessive – et à tous les gens aisés qui les ont suivis et dont les intérêts demeuraient très éloignés de ceux des ouvriers. Hors du quartier, il y avait un autre monde, à commencer par l’oligarchie /ho:xmiɑ̃dig/ ‘hautaine’ des propriétaires d’usines qu’on ne connaissait que de loin et dont l’opposition reproduisait la structure géographique de la ville de manière caricaturale. On y possédait des /va:ga/ ‘voitures’, souvent américaines, sans rapport avec les quelques modestes /ɸufɸr/ ‘petites motos’ que l’on trouvait dans le quartier. À peine usait-on à l’occasion de qualificatifs comme /a no:vɫr h̃er/ ‘un Monsieur très soigné’ et /ʃe:n ɔ:glegd/ ‘bien habillé’, avec qui les contacts linguistiques impliquaient un comportement qu’on appelait /s naɟala moxa/ ‘faire (faussement) les jolis’. Il est vrai que, vus de l’extérieur, les jeunes méritaient à leur tour le nom de /sidevoɟs/ ‘voyous de la cité’, vision facilement étendue à l’agglomération elle-même : /milhy:srly:sr/ ‘garnements de Mulhouse’... Quoi qu’il en soit, la conscience de la petite entité était forte et l’on parlait de se rendre /en d̥ ʃd̥d̥/ ‘en ville’ pour y faire des emplettes au /marg/ ‘marché’. La stricte égalité des gens de la ‘cité’ ne souffrait guère d’exceptions et le refus d’une hiérarchisation sociale trop marquée jouait dans un sens qu’il est sans doute possible de rapprocher de ce qu’on observe dans d’autres régions alémaniques. Il n’est pas question ici d’un quelconque rappel de la tripartition dumézilienne ! On ne trouve pas ce qui caractérisait un village à la Pagnol, point de boulanger avec sa femme incarnant la troisième classe, ni d’aristocrate « plein de médailles », ni d’incarnation de la première classe des curés ou des instituteurs. Les représentants de la /k<sup>h</sup>erɔ̃/ ‘église’, bondée le dimanche et vide aujourd’hui, faisaient intimement partie de la petite société et s’exprimaient en dialecte. L’enseignement primaire était intégré de même et tout le monde allait à la /hibɸjal/ ‘école’ (<Hipp Schule – du nom d’un inspecteur), où les /hogabli:vɫr/ ‘redoublants (qui restent assis)’ étaient moqués. On usait de la forme mulhousienne commune du parler, mais son emploi montrait des particularités qu’on est tenté de relier à une attitude générale, de nature psychologique – et presque ethnique – plus qu’à ses caractéristiques grammaticales.

4. Le quartier est limité peu ou prou, au nord, par /d̥r nordɔ̃nhof/, communément /d̥r nord̥i/ ‘la gare de triage de Mulhouse-Nord’, au sud, par /s ʃd̥re:sla/ ‘la petite route’, autrement dit l’avenue Aristide Briand, à l’ouest par /s d̥olfyasa/ ‘(l’usine) DMC’ aux murs de /ɔ̃xɸd̥ai/ ‘briques’, et à l’est, par /d̥r d̥egdk<sup>h</sup>ɔ̃no:l/ ‘le canal couvert’ de dérivation. L’unité architecturale du quartier tient à l’allure de ses /sitehi:sla/ ‘maisonnettes de cité’ garnies de /ʃe:ro:n̥ium/ ‘géraniums’, avec /k<sup>h</sup>alɫ/ ‘caves’, /ɸe:na/ ‘greniers’, /ɟa:rd̥la/ ‘jardinets’, /k<sup>h</sup>enɟalɸd̥ol/ ‘clapiers’, entourées de /lɔ̃d̥ɑ̃ɸsy:n/ ‘clôtures à lattes’. Les chiens ne manquaient pas : il s’agissait plus souvent de /k<sup>h</sup>ɸd̥larɑ̃di/ ‘bâtards (<ratiers) logés dans une caisse’. L’ensemble est toujours traversé d’un réseau géométrique de /ɟanɟla/, étroits ‘passages piétonniers’ pourvus de /ɸɸɸd̥r/ ‘pavés’, éclairés de /ɟo:sloɟarna/ ‘lanternes à gaz’, et aux noms conformes : /s fo:so:naganɟla/ ‘le passage des faisans’, /s ʃlo:sɾɟanɟla/ ‘le passage des serruriers’... Un important ensemble de jardins ouvriers, maintenant bâti, à l’extrémité nord, /d̥ land̥la/ ‘les petites campagnes’, était bordé d’un /ʃud̥va:ɟ/ ‘chemin non macadamisé’. Les enfants y jouaient aux /ɟlegɾ/ ‘billes’ ou au /ru:ri/, à la ‘toupie’, et y attrapaient des /e:ɟla:sla/ ‘lézards’. On attendait le passage du /d̥ragɸyarmɔ̃n meɟ sim ros/, le ‘boueur avec son cheval’, du /ʃd̥ro:saveɸr/ ‘balayeur municipal’, du /k<sup>h</sup>o:laby:r/ ‘livreur de charbon’, du /syɾɟryd̥ɸni:d̥r/ ‘coupeur de choucroute’, du /k<sup>h</sup>amifa:ɟr/ ‘ramoneur’,

parfois d'une /**dombfvolḏsa**/ 'dameuse à vapeur'. Au ciel d'été planaient des /**ʃbi:rla**/ 'martinets'... La toponymie alentour conservait son allure traditionnelle, du voisinage de /**ḏurni**/ 'Dornach', à /**ḥfoʃḏ**/ 'Pfastatt' ou /**gavilr**/ 'Guebwiller' au nord, à quoi se rajoutaient les installations du /**foxd**/, l'ensemble des 'puits' des mines de potasse. Plus à l'ouest on trouvait /**rainiga**/ 'Reiningue', dont un /**ḥungr**/ 'bunker' a sauvé maint réfugié de la 'cité' des canons de la 1<sup>ère</sup> armée, /**sana**/ 'Cernay', /**ḏon**/ 'Thann', en passant par /**sogsafald**/ 'l'Ochsenfeld', où César est censé avoir vaincu Arioviste. Au sud, /**oldk<sup>h</sup>erx**/ 'Altkirch', /**ḥferḏ**/ 'Ferrette', enfin à l'est, /**riadḥa**/ 'Riedisheim', /**ḥobḥsa**/ 'Habsheim' et son aéroport. Le paysage de la plaine ne jouait guère de rôle en dépit de sa rivière, /**ḏ el**/ 'l'Ill'. On poussait jusqu'à /**k<sup>h</sup>olmr**/ 'Colmar', au dialecte assez différent. Quant à /**ḏr ri:**/ 'le Rhin' – qualifié de /**ḥaxla**/ 'ruisseau' par les plaisantins – on n'en jouissait qu'en se rendant à /**ḥo:sl**/ 'Bâle'. La plupart des noms de commerce n'avaient encore rien de français : /**ḏr ḥeg**/ 'le boulanger', /**ḏr meḏsgr**/ 'le boucher', /**s melxgfald**/ 'la crèmerie', /**ḏ ḥba'de:g**/ 'la pharmacie'. Les anciens se souvenaient des articles venant de /**fo:rmgriag**/ 'd'avant-guerre', très appréciés. Parfois résonnaient encore les appels chantonnés des marchands ambulants, demandant à ramasser /**k<sup>h</sup>engalabels, lumḥa, oldi:sa**/ 'peaux de lapins, chiffons, vieille ferraille'...

5. Beaucoup travaillaient dans une bruyante /**ʃbenrei**/ 'filature' ou bien, plus loin de la 'cité', à la /**giasr'ei**/ 'fonderie'. La sirène quotidienne de l'usine DMC attenante invitait au travail de quart d'heure en quart d'heure : /**s habḏ**/ 'ça sonne !'. Le paysage humain se distinguait par sa nature expressive et le coup d'œil, vif et goguenard, stigmatisait divers défauts, des /**k<sup>h</sup>oldri**/ 'grossiers' aux /**ʃvoidri**/ 'jacasseurs' et /**ʃlergi**/ 'mauvais peintres'. Au /**verdshys**/ 'bistrot', très fréquenté le dimanche après la messe, les habitués aux comportements excessifs, au-delà du /**fiarḏala visr**/ 'quart de blanc', étaient traités avec humour de /**syḥi:la**/ 'soiffard' ou de /**vi:megla**/ 'mouche à vin'. Il ne s'agissait pas de /**a k<sup>h</sup>efḏa ḥo:**/ 'en avoir une caisse !'. La bière se buvait dans un /**ḥumḥa**/ (<*hanap*), un verre d'un demi litre. La cuisine marquait le groupe, de la /**ḏsevalasuḥa**/ 'soupe à l'oignon', ou des /**flaiḥnaga**/ 'escargots de viande', au /**ʃviḏsrk<sup>h</sup>a:sso'lo:ḏ**/, la modeste 'salade de fromage suisse', et en saison, à la /**ḥaidḏbe:ravaria**/ 'tarte à la myrtille'. L'été, /**s glasfo'vregla**/ 'le glacier' populaire, était pris d'assaut. Le seul /**kino**/ 'cinéma' du quartier, /**s ḏarni**/ 'l'étoile', fonctionnait le samedi. De l'une des paroisses dépendait /**s ḥanala**/ 'le cercle' musical (avec orchestre, chœur, solistes), capable de monter un opéra encore dans l'immédiat après-guerre. Les plus décidés des mélomanes fréquentaient le joli /**ʃḏoḏen:ḏr**/ 'théâtre municipal' : on n'aimait pas trop la /**ḏiḥḏoḥḏmysig**/ 'musique de bastringue'. Dans la police, /**a fuḡr**/ 'un flic' – d'allure plutôt hostile ! – gardait encore le modèle allemand (<*Schupo*).

6. Il faut ajouter à cela les fréquentes extensions dominicales extra-citadines, au bord de la rivière voisine, /**ḏ dolra**/ 'la Doller', malgré la proximité gênante d'une usine chimique, /**ḏ ḏengḥyḏig**/ 'l'atelier (<boutique) puant', au /**lyḏrḥoxrvold**/, le 'bois de Lutterbach', où l'on cueillait des /**maiagleḡla**/ 'du muguet', ou plus éloignées, au sommet du Reberg, couronné du /**ḏnavold**/ 'forêt de sapin' et d'un /**ḏso'lo:ḡif**/ 'zoo'. Enfin, restaient les excursions dans le vignoble jusqu'à /**egsa**/ 'Eguisheim', ou vers les lacs, /**ʃḏarnse:**/ 'lac des étoiles (dit des perches)', /**ḥoixase:**/ 'lac de la Lauch', /**fo:rlaveir**/ 'étang des pins (dit des truites)'. À partir de /**ḡulḏḥox**/ 'Goldbach' dans la vallée de Thann, on montait dans les /**fo'ḡe:sa**/ 'Vosges', /**ḏs fyas**/ 'à pied' jusqu'au sommet du /**ḥelxa**/ 'Grand Ballon', ou au /**morgḡdai**/ 'Markstein' en hiver, où les débutants apprenaient à skier /**uf ḡ i'dioḏamadla**/ 'au pré des idiots'. Au-delà, on atteignait /**s menḏrḏo:l**/ 'la vallée de Munster'...

7. Ce tableau n'est plus d'actualité : tout ce vocabulaire a disparu en même temps qu'une certaine façon de vivre. Il avait un arrière-plan que l'Abbé Grégoire dépeint dès 1794 : « *C'est surtout vers nos frontières que les dialectes communs aux peuples des limites opposées établissent avec nos ennemis des relations dangereuses* ». Tout ce qui n'a pas le sceau du modèle jacobin, figé dans le marbre, a puissamment contribué à intérioriser un sentiment décrit comme une honte du dialecte et de l'accent par les intéressés eux-mêmes. Il faut rappeler les constantes moqueries françaises : le parler a été plaisamment qualifié de *schpountz*, avec ses 'noms à coucher dehors', où revient la confusion supposée des consonnes sourdes et sonores (opposant en réalité des réalisations à glotte fermée (les 'sourdes douces') et ouverte (les 'aspirées'). Les termes alsaciens – *halsaciens* ! – sont à traiter avec mépris, dans le même temps qu'à l'inverse, on relève la moindre trace d'accent dans la bouche des non-français. Les séquences de consonnes sont escamotées ou réarrangées, y compris dans la bouche des intellectuels : on entend [sitfrik] pour 'Siegfried'... La quasi-abolition du dialecte en deux générations, avec une période illusoire de bilinguisme – car ce qui est nouveau toujours efface l'ancien – s'est opérée sans états d'âme. À la 'cité' aujourd'hui on parle français (dégradé), arabe et turc – omniprésents. Certains sont d'ailleurs prêts à la prochaine étape : le passage à l'anglais, plus que menaçant. Les invitations (et plutôt menaces à l'école) des années d'après-guerre (*c'est chic de parler français*) supposent en tout cas qu'il n'est pas chic de parler alsacien et que sa disparition n'a pas à être regrettée à l'endroit où il croyait régner naguère de manière pérenne ! Restent comme ultime trace les tardifs panneaux bilingues qui font un effet curieux aux jeunes : l'exotique *Milhüsa* à côté de 'Mulhouse'...

